Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.		**Pour la province et l'étranger :**	
Pour Paris :			
Trois mois.	1 fr. 25	Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	2 50	Six mois.	5
Un an.	5 »	Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année.— Numéro 1. — 6 Janvier 1850.

Pronostics slaves pour l'année 1850.

Elle est écoulée enfin cette année 1849 qui a ravi si cruellement aux peuples toutes les espérances que 1848 avait fait naître. Pleine d'une vie exubérante, l'année 1848 avait sans doute dans ses bonds échevélés, quelque chose de beaucoup trop fougueux. Le destin réservait à cette ivresse momentanée des peuples une cruelle expiation. En France, l'épopée de février, commencée d'une manière si grandiose et si humanitaire n'a su aboutir qu'au *ridiculus mus*. En Allemagne, le drame palyngénésique de toute une famille de nations et d'états prêts à se fondre ensemble, s'est terminé par une ironie à la façon des Méphistophélès couronnés d'outre-Rhin. En Autriche, l'admirable fraternisation tentée entre les races les plus diverses, n'a produit qu'une hideuse tragédie, où l'empire entier apparaît comme une immense place d'exécution, couverte de bourreaux, et de rangées d'échafauds à perte de vue. Dans la riche et prudente Angleterre, 1848 avait offert ce qui sourit le plus à ces Argonautes modernes, une recrudescence d'industrie et la conquête orientale d'une nouvelle toison d'or. Mais 1849, en amenant les Russes sur le Danube, est venu détruire brusquement tous les rêves dorés des lords de la Cité, pour les mettre en présence d'une lutte de vie ou de mort contre leurs inévitables rivaux. La Turquie elle-même a vu commencer pour elle une de ces crises suprêmes qui jettent hommes et peuples au tombeau, ou qui les frappent de paralysie pour jusqu'au dernier de leurs jours. 1849 a donc été pour tout le monde une année à jamais néfaste. — Sous quels auspices s'annonce maintenant son héritière? Quelles consolations l'année 1850 apporte-t-elle aux opprimés dans toute l'Europe? Nous essayerons de jeter sur cette question quelques pronostics, inspirés par notre étude habituelle des tendances et des événements slaves.

Certes les fautes des peuples depuis deux ans ont été grandes. Quand ils ont commencé à se sentir libres, ils n'ont pas su user de leurs droits inopinément reconquis. Le dogme de la solidarité n'a été pour eux qu'un vain mot. Au lieu de s'entr'aider, ils se sont jalousés et combattus entre eux, agissant en tout comme les gouvernements qu'ils venaient de renverser. Les démocrates allemands en Poznanie, les Maghyars en Hongrie, les Croates en Lombardie, comme les Français à Rome, tous se sont aveuglément tournés contre leurs auxiliaires naturels. Alors les pasteurs des peuples qui s'étaient enfuis tremblants devant leurs troupeaux mutinés, sont revenus armés de leur houlette, et précédés de leurs meutes de limiers qui, à force de mordre à droite et à gauche sans distinction, ont ramené les mutins à leurs maîtres. Alors, au milieu de leurs bergeries silencieuses, et conformément aux traditions paternelles de leurs devanciers, les bergers ont tenu de sanglantes assises. Trois victimes surtout, la Hongrie, l'Italie et la Pologne, ont commencé à saigner de toutes leurs veines. La pierre du sépulcre a été roulée sur chacune d'elles, et autour de chaque sépulcre ont été placées des masses de soldats pour empêcher toute résurrection. Ainsi enterrées vivantes, ces sociétés sont réduites à concentrer au fond de leur cœur leurs convictions politiques. Les conspirations et les plus horribles rêves de vengeance absorbent forcément toute la jeunesse de ces contrées. Le râle d'agonie des victimes monte du fond des souterrains, malgré tous les efforts des bourreaux pour l'étouffer, et il remplit de fureur les masses populaires.

Supposons, ce qui n'est pas possible, que la réaction parvint à établir définitivement son trône en Europe ; dans ce cas la Hongrie, l'Italie, la Pologne, immortels cadavres, resteraient fixées aux flancs de l'Autriche et de la Russie, comme l'Irlande aux flancs de l'Angleterre, c'est-à-dire comme d'incurables cancers qui doivent amener nécessairement la gangrène des corps auxquels ils adhèrent. Heureusement un tel avenir n'est pas admissible. Depuis deux années les peuples ont acquis à leur dépens de l'expérience. Incapables des excès de 1848, en retour ils ne sont plus capables de subir tranquillement les mêmes châtiments qu'en 1849. Ils ne peuvent plus tolérer les rigueurs de l'état de siége, les cours martiales, les brusques dissolutions de parlements et les chartes de bon plaisir, qu'on observe ou qu'on viole, suivant la raison d'État.

Dût-on admettre que le vieux Occident soit un monde désormais épuisé, destiné à se débattre sans espoir dans une longue suite de convulsions stériles, il est impossible d'affirmer la même chose de l'Orient européen. Là se maintient encore, dans toute sa force primitive, la conscience des nationalités. Si toutes les races humaines sentent avec transport l'aurore d'une ère nouvelle, cette attente n'est nulle part aussi impatiente que chez les Slaves. L'énergie d'action de ces peuples, les derniers venus de la famille européenne, est d'autant plus irrésistible, qu'ils sentent plus profondément combien leur concours est nécessaire au double progrès de l'ordre et de la liberté dans le monde. Les faits ne leur montrent-ils pas clair comme le jour, que l'Occident, arrêté dans ses vieilles routines, a perdu le secret du progrès, que l'énergie créatrice lui échappe, qu'il s'affaisse lentement sous le poids de son passé, que l'Europe enfin doit périr, si elle n'est pas régénérée par un élément nouveau ?

Cet élément, un philosophe teuton, Herder, l'annonçait déjà à ses compatriotes en 1783, dans une vision prophétique. Puis, s'adressant aux Slaves, il leur disait ces consolantes paroles : « La roue du temps tourne sans s'arrêter jamais ; et quand l'idée de justice et de droit aura pris en Europe la place de l'idée de conquête, alors vous, simples peuplades slaves, autrefois si florissantes, aujourd'hui si opprimées, vous vous réveillerez de votre longue léthargie, de l'Adriatique aux Karpathes et du Danube à la Mulda ; et vous commencerez, pour la première fois, à jouir en liberté du fruit de vos sueurs et de votre industrie. » — Pour que la vision du philosophe allemand cessât de paraître une rêverie, il a fallu soixante dix ans ; car, si les hommes comptent par années, les nations comptent par siècles. Enfin 1848 a vu se réunir à Prague un premier congrès de peuples slaves. Les Allemands en ont ri, prétendant que les Slaves ne pouvaient s'y comprendre entre eux, et soutenant que le rapport des idiomes slaves est le même que celui de l'allemand avec le suédois ou l'anglais. Cette affirmation de l'ignorance a déjà reçu de sanglants démentis. Il est prouvé que sans former une seule et même nationalité, les Slaves sont beaucoup plus homogènes que les deux autres races, romane et germanique, de l'Europe. D'ailleurs, quand même il n'en serait pas ainsi, quand même les Slaves ne seraient unis entre eux que par un vague sentiment de confraternité; ce sentiment évanoui dans le cœur des autres races ne prouve-t-il pas que les Slaves sont restés plus fidèles au plan primitif de la Providence, que leur vie est plus pure, leur foi plus forte, et qu'ils sont plus près que les autres peuples d'atteindre au grand but des sociétés humaines : à la solidarité ?

Sentant, sous ce rapport, son infériorité, la docte Allemagne a épuisé contre ces prétendus barbares de la Slavie, tout ce que la corruption civilisée peut inventer d'atroces mesures. D'abord secrètement pratiquées, et sous de spécieux prétextes, 1849 les a vu se développer au grand jour à Pozen, à Léopol, à Prague. 1850 est destiné à voir se réaliser plus largement encore les plans de germanisation contre les Slaves d'Autriche et de Prusse. Mais on oublie qu'au congrès de Prague, tous les Slaves se sont déjà une première fois donné la main. Après s'être dit réciproquement les mille tyrannies exercées contre eux par l'Allemagne depuis des siècles, ils se sont comptés en face de leurs ennemis, et ils se sont sentis forts. Un autre congrès slave est inévitable, mais cette fois sur le Dannbe, et avec un appareil plus militaire que le premier. Pour en prévenir les conséquences terribles, l'Europe officielle n'a d'autre moyen que de convoquer elle-même, pour l'année 1850, un congrès général des puissances, qui règle les rapports des nationalités opprimées, et en première ligne ceux de l'Italie, de la Hongrie et de la Pologne, avec leurs oppresseurs.

Nul doute que la cause secrète du mouvement qui agite l'Europe depuis deux ans ne soit le besoin de réorganiser l'équilibre du monde, non plus sur la base usée et factice des conquêtes matérielles, mais sur la base naturelle et divine des nationalités. Il s'agit de faire harmoniser entre elles, chacune avec son génie propre, les trois grandes races de peuples, franco-romane, germaine et slave. La constitution définitive de cette grande triade européenne forme, depuis le traité de Westphalie, le but de toutes les complications, de toutes les négociations diplomatiques modernes. Or, c'est uniquement en résolvant ce problème intérieur que la civilisation européenne pourra atteindre à l'universalité de son règne sur le globe. Mais, pour amener une si immense solution, il faut une autorité immense. Au tribunal chargé de prononcer cet arrêt humanitaire, il faut que l'Autriche et la Russie comparaissent, sans y dicter la loi. Or pour les y faire comparaître à titre de puissances libérales, il faut d'abord les avoir vaincues. Il faut donc avant tout une guerre européenne : à quelque point de vue qu'on envisage la situation actuelle, la guerre en est l'unique dénouement.

Si la guerre, une guerre d'émancipation universelle n'éclate pas en 1850, c'en est fait des libertés de l'Europe : la Russie aura consommé son triomphe.

La Russie et la Presse française.

Assez souvent, nous avons attiré l'attention des Slaves sur l'état de l'opinion publique en France. En le faisant, nous avons voulu seulement les avertir qu'ils ne devaient plus compter sur la coopération de la France. Nous avons la douleur de ne pouvoir en rien modifier, à cet égard, nos jugements antérieurs. Entre toutes les publications françaises, la *revue des Deux-Mondes* se signale par des raisonnements que l'on n'oserait croire possibles, si on ne les lisait pas gravés de la manière la plus incisive. En donnant ces citations humiliantes, nous accomplissons un devoir pénible, protestant contre toute intention d'insulter à cette France, que nous aimons et que nous voudrions, au prix de notre sang, retirer de l'avilissement où elle tombe volontairement, sans aucun motif sérieux, et comme par une fascination satanique. Pouvant être la directrice des destinées humaines, elle préfère se mettre à genoux devant l'autocrate moscovite.

N'est-ce pas, en effet, ce qui ressort des citations suisuivantes de la *Revue des Deux-Mondes* : « La Russie grandit chaque jour ; nous ne jalousons pas cet agrandissement, nous sommes mêmes heureux que quelque chose de grand se fasse dans notre temps et sous nos yeux. Seulement, nous souhaitons que cet agrandissement ne soit ni aux dépens de notre indépendance, ni aux dépens de notre civilisation... Aux États-Unis, s'amassent peut-être, pour l'avenir, les armées qui engageront le dernier combat, dans lequel on décidera de la suprématie du monde et du destin de l'humanité. Là, seulement, se trouvent les éléments d'une résistance assez énergique, pour tenir tête à cette formidable Slavie, dont le progrès monte toujours, comme une eau débordante. Il n'y a que l'activité fiévreuse et la nature de fer de l'Américain pour arrêter, si elle doit être arrêtée, dans la lutte finale, cette masse formidable de soldats barbares, que leur chef, qu'ils appellent leur père, lance à son gré sur le monde, en les envoyant au nom de Dieu. «*Audite populi, et vincimini quia nobiscum Deus*.» Pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments réels, la *Revue des Deux-Mondes* déclare (1er et 16 octobre 1849) que « les Français hébétés, sont incapables de résolutions énergiques, » que « la faiblesse progressive de l'Occident et l'amoindrissement politique de la France, » excluent jusqu'à l'idée de résistance et de toute action indépendante. L'histoire humaine compte peu d'exemples d'un abandon aussi lâche des sentiments nationaux.

Non! nous ne saurions comprendre une extinction aussi complète de la dignité personnelle et nationale dans des hommes qui veulent représenter l'intelligence française. La Pologne a succombé devant le complot des puissances spoliatrices et devant la connivence criminelle des autres puissances; mais elle n'a succombé que les armes à la main et en conservant la foi intacte dans la justice de sa cause et dans sa renaissance glorieuse; tandis que la *Revue*, au nom de la France et de l'Europe, accepte volontairement la domination moscovite, et en proclame la nécessité inévitable. Osera-t-on à présent reprocher encore aux Polonais leur faiblesse politique et leur anarchie?

Quelle est donc la cause première de cette prostration politique et intellectuelle des journaux français devant la Russie? Nous l'affirmons avec la conviction la plus profonde : cette cause c'est le démembrement de la Pologne. L'Europe ne commence à ressentir qu'aujourd'hui les conséquences dissolvantes de cette grande iniquité. La logique divine et humaine frappe et châtie sévèrement ceux qui se sont souillés de ce crime et ceux qui l'ont accepté. Si la Russie pèse sur la Turquie, si elle est parvenue à assujétir l'Autriche en la protégeant, si elle menace l'Europe, s'il y a un grand parti en France qui abdique toute pensée de résistance, et qui remet aux *Américains* la tâche périlleuse de sauver, *si cela ce peut*, l'indépendance et la liberté des peuples, c'est uniquement parce que le grand protecteur de ce parti tient sous ses pieds les provinces polonaises. L'Europe, en souffrant le démembrement de la Pologne, en souffrant son asservissement jusqu'à ce jour, n'a fait qu'affermir la prépondérance moscovite, et préparer son propre esclavage. Les meilleures vengeances, dit un auteur italien, sont celles qui viennent de la Providence. Or, la Providence venge terriblement la Pologne et de ses ennemis et de ses amis, en révélant d'une manière éclatante la nécessité impérieuse de son rétablissement, et le sens profondément moral et religieux de son indépendance. Sans la Pologne il n'y a en Europe qu'anarchie ou servilisme. L'indépendance de l'Europe avec le développement de ses idées sociales et religieuses, et le rétablissement de la Pologne, sont liés d'une manière indissoluble. Ce n'est pas nous qui le disons : les événements proclament hautement cette vérité qui pour nous ne fut jamais douteuse. L'immense commotion européenne à laquelle nous assistons ne décourage pas les Polonais. Ils l'ont prédite en prophètes il y a déjà longtemps. La question à présent est posée nettement, et n'admet plus ni équivoque ni ajournement. Il faut se prononcer pour le rétablissement de la Pologne, cette régulatrice providentielle du mouvement slave, ou laisser tomber l'Europe entière sous le protectorat moscovite.

E...

La nouvelle commission centrale

POUR L'UNITÉ FÉDÉRATIVE ALLEMANDE.

La diète d'Erfurt s'affermit de plus en plus dans les sympathies allemandes. Tous les démocrates se rangent forcément du côté de cette diète : c'est un pis-aller qui leur permet au moins de conserver, en les ajournant, leurs plus chères espérances. La gauche badoise et wurtembergeoise, tout comme les radicaux saxons eux mêmes regardent la diète d'Erfurt comme le dernier moyen de réaliser leur unité nationale allemande en dépit de l'Autriche.

Devant cette tendance générale des esprits, ce que l'Autriche avait de mieux à faire était de retirer le plus tôt possible ses menaces contre la Prusse. Le premier sacrifice fait par le cabinet de Vienne à son rival de Berlin a été la renoncia-

tion définitivement sanctionnée au *vicariat* de l'empire. Issu de la révolution de 1848, le vicariat ou pouvoir exécutif de la Confédération germanique avait été confié à l'archiduc Jean, qui a enfin envoyé son acte d'abdication à la nouvelle commission centrale.

Cette commission est le fruit de l'accord inopiné survenu entre les deux concurrents à la couronne d'Allemagne. Composée de membres nommés par les deux cours rivales, dans le but d'écarter tout motif ultérieur de discorde, cette commission mixte et médiatrice remplacera l'ancien conseil fédéral de Frankfort, dont elle différera toutefois radicalement, en ce que les petits États y seront à peu près annulés. De plus, elle n'aura qu'un pouvoir fictif, étant obligée, pour l'exécution de ses arrêts, d'en référer aux deux cabinets suprêmes de Berlin et de Vienne.

La présidence de ce conseil alternera entre les commissaires prussiens et autrichiens. Le premier objet des débats sera une organisation unitaire des différents corps de troupes de la confédération, c'est-à-dire la fusion en une seule armée de toutes les forces militaires de l'Allemagne, y compris la Prusse et l'Autriche. Le but gouvernemental qui se cache au fond de ce grandiose projet est d'abord d'étouffer d'avance toute velléité révolutionnnaire dans la prochaine diète d'Erfurt; ensuite et surtout d'assurer à l'Allemagne ses conquêtes orientales de Poznanie, de Bohême, de Galicie et de Hongrie. Ce projet est donc un arrêt de mort contre toutes les nationalités secondaires.

Incorporées civilement et militairement au grand empire, les provinces polonaises, maghyares, bohêmes et iugo-slaves seraient forcées de fournir à l'empire fédéral leurs contingents de soldats, qui s'en iraient tenir garnison pour l'Allemagne, sur le Rhin contre la France, dans le Schleswig contre les Scandinaves, et sur la Vistule contre les Russes, pendant que des Allemands pur sang iraient à leur tour en Hongrie, en Galicie, en Croatie, couvrir de leurs baïonnettes le travail patriotique des colonies teutones.

Tout cela, on ne peut le nier, est hardi et grand. Mais les Slaves, qui ont retiré l'Autriche du tombeau, sans doute parce qu'ils en avaient besoin pour leurs plans ultérieurs, les Slaves se laisseront-ils annuler? Eux qui peuvent mettre en ligne 500 mille baïonnettes, sans compter celles de la Russie, se résigneront-ils à devenir Allemands? L'Autriche, nous sommes forcés de le dire, nous paraît sur le point de consommer son propre suicide.

NOUVELLES.

RUSSIE ET POLOGNE.

Les progrès que font en Russie les écrits et la propagande révolutionnaires sont tels, que le gouvernement est, dit-on, résolu à supprimer toutes les librairies particulières, pour les remplacer à Pétersbourg par une librairie centrale et officielle, qui aura ses dépôts et ses correspondants par tout l'empire.

— Le tsar voudrait faire croire aux Polonais qu'il a changé d'intention à leur égard et qu'il va les favoriser. Dans ce but, les diplomates russes accréditent les bruits les plus extravagants sur les dispositions nouvelles des Romanof envers la Pologne. On va jusqu'à prétendre que ce bon empereur Nicolas, indigné de la conduite de Haynau et de l'Autriche en Hongrie, n'avait exigé si impérieusement de la Porte l'extradition des réfugiés que dans le seul but de pouvoir faire ensuite à Bem et à Dembinski une ovation capable de lui rattacher tous les cœurs polonais. Ce projet était celui du parti slavo-russe, qui est à la cour en conjuration permanente contre le parti allemand, dirigé par M. de Nesselrode. On suppose que c'est ce parti seul qui, depuis dix-huit ans, martyrise la Pologne, au grand regret du tsar. L'acharnement de cette « *race de Haynaus tartarisés,* » comme on les appelle, dit-on, à Pétersbourg, se motive sur ce que les Allemands de Russie forment dans cet empire une sorte de bureaucratie, pareille à celle qu'ils ont également établie dans l'Autriche slave. Ces deux bureaucraties allemandes en terre slave ont contracté, au temps de Metternich, une alliance intime, car elles voient que le même sort les attend. L'une et l'autre comprennent qu'une réconciliation des Polonais et des Russes amènerait la fin du monopole allemand dans la Slavie, et élèverait les Slaves humiliés au juste sentiment de leur dignité européenne.

— En Galicie, les cours martiales continuent de fonctionner et d'emplir les cachots. — En Poznanie, la police emploie tous les moyens pour forcer les Polonais à élire des représentants à la diète germanique d'Erfurt. Mais les députés poznaniens du parlement de Berlin protestent unanimement contre cette mesure, et ils en appellent aux grandes puissances signataires des traités de 1815, où l'autonomie du grand-duché de Pozen est garantie. — Les jurys poznaniens continuent de se signaler par leur patriotisme. Un nouveau procès de haute trahison, intenté à M. Krauthofer, a eu pour résultat un verdict d'acquittement sur tous les chefs.

TURQUIE.

M. de Titof enveloppe ses négociations avec la Porte d'un profond silence. Inutile de dire que c'est d'un mauvais augure. En attendant, les raïas se préparent aux événements du printemps. On signale surtout comme imposants les préparatifs des Bosniaques. Une correspondance venue des lieux mêmes affirme que les munitions leur affluent de la Croatie. Leur chef, Kieditj, est né à Bujim, d'où sont venus les ancêtres d'Ielatchitj, qui s'intitule baron de Bujim. Cette circonstance a, dit-on, motivé une liaison intime entre le chef bosniaque et le ban, qui de plus en plus s'aperçoit de sa fausse position.

AUTRICHE.

Les pendaisons en effigie recommencent à Vienne, comme en plein moyen-âge. La première de ces exécutions par contumace a été celle du capitaine Kuchenbecker, aide-de-camp du général Messenhauser durant le siége et la défense de Vienne. Dans l'impossibilité de torturer le corps de ce fugitif, on a voulu du moins faire clouer son nom à la potence par la main du bourreau. Depuis lors des cérémonies analogues se renouvellent fréquemment.

HONGRIE ET IUGO-SLAVIE.

— Le désespoir des familles maghyares est tel, que quiconque en a les moyens, émigre. C'est malheureusement vers l'Amérique que se portent les plus nombreuses bandes d'émigrants, qui semblent par là renoncer pour toujours à leur patrie. Du reste la plus cordiale hospitalité les accueille aux Etats-Unis. C'est ainsi que l'ex-gouverneur de Comorn, Ladislas Uihazy avec sa famille, et la célèbre héroïne hongroise, Mlle Apollonia Iagello, ont été l'objet de fêtes splendides, décrites dans la *New-York-tribune.*

— L'irritation des Slovaks est montée à son comble depuis l'introduction de la gendarmerie autrichienne en Hongrie. Des collisions fréquentes ont lieu entre elles et les paysans, jusque sur la paroisse du fameux curé Hurban, ex-commandant des corps francs slovaks contre les maghyars. En novembre dernier une députation slovake de la Zips était partie pour aller réclamer à Vienne l'abolition de la peine honteuse de la bastonade. La réponse du cabinet à cette députation a été que, puisque les Slovaks ne ressentaient pas assez vivement l'influence civilisatrice des coups de bâton, on les redoublerait.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.